la fois. Considérées en elles-mêmes, elles sont des morceaux de grand art, par la rigueur de leur composition (par exemple *Cat.* VI-XIII), par l'abondance des imitations d'auteurs grecs qui y sont introduites (ainsi *Cat.* VI-XIII ; XXXVI, 4 à XXXIX, 5 ; *Iug.* XLI-XLII), par la recherche des procédés de style (*Cat.* XXXVI, 4 à XXXIX, 5 ; *Iug.* XLI-XLII). Il arrive même à Salluste de s'inspirer d'une digression déjà utilisée pour une digression ultérieure, et cette reprise est la preuve de la valeur qu'il attache à la première (*Cat.* XXXVI, 4 à XXXIX, 5, et *Iug.* XLI-XLII).

Ainsi, loin d'être des maladresses inconscientes de Salluste, les digressions apparaissent dans son œuvre en accord avec sa conception politique, philosophique et artistique de l'histoire.

P. PERROCHAT.

VI

PROPERCE, DE CYNTHIE AUX POÈMES ROMAINS

PAR Mlle A. GUILLEMIN
Moniteur de travaux pratiques à la Sorbonne

SOMMAIRE. — *Properce a trouvé tardivement sa voie : poète de l'amour, il a subi l'influence de Catulle ; poète du patriotisme, il a obéi à des suggestions virgiliennes et horatiennes ; au livre IV, il a cru trouver son inspiration dans les* Aitia *de Callimaque ; mais il n'a guère dépassé le stade du poème d'art et de sensibilité, de portée restreinte ; une mort prématurée nous a privés du maître qui s'annonçait en lui.*

La poésie amoureuse chez les Latins commence pour nous avec Catulle. Mais ce poète, le plus grand de tous, ayant trouvé le terrain vide, ne l'a cependant pas aménagé en vue de ses successeurs, c'est-à-dire n'a pas donné à la poésie élégiaque son véritable mode d'expression, le distique et les particularités qu'il comporte. Plus tard, les anciens eux-mêmes, le laissant dans son isolement, ont groupé ses successeurs, Tibulle, Properce et Ovide, sous l'appellation de *triumuiri amorum*. Si Ovide mérite de faire partie de cette magistrature, c'est pour s'être servi comme les deux précédents du distique élégiaque ; mais son roman d'amour, diffus à travers

des poèmes de nature variée, le peu de relief qu'y a son héroïne, la nature de son art surtout s'opposent à ce groupement. Les traces de la déclamation, presque inexistantes chez les premiers, sont, au contraire, très visibles chez lui : il ouvre un âge nouveau. Les pages suivantes ne seront donc consacrées qu'au triumvirat Catulle, Tibulle et Properce, ou plutôt au premier et au dernier.

Dans l'intervalle, Tibulle semble s'être opposé à eux par la multiplicité et la brièveté de ses amours, leurs ruptures faciles, l'aisance de sa vie, sans autres troubles que ceux du cœur, dans le cercle de Messala, milieu mondain que reflète le *Corpus Tibullianum*. Tibulle, tout grand poète qu'il soit, est donc pour ceux qu'intéresse la poésie amoureuse une sorte de relais, d'intermède, et c'est au commencement et à la fin de la chaîne que se jouent les drames.

Avant tout, la sincérité de Properce, de ses accents tragiques, de ses joies, de ses tristesses est hors de cause. Rien ne fait soupçonner en lui une feinte ou une aventure purement littéraire ; il a vraiment joui ardemment et cruellement souffert de l'amour. Mais il existe cependant de curieuses ressemblances entre son roman d'amour et celui de Catulle, si bien que par instants on pourrait croire à un décalque. Ces ressemblances nous seraient-elles de quelque utilité pour fixer la chronologie si obscure de Properce? Certes, non ; et, pour en écarter la tentation, recourons à Pline le Jeune, dont les lettres, recueil en prose relatif à la vie de société de son temps, comme la poésie lyrique du temps d'Auguste l'a été avant elles, nous fixent sur le mode de publication des lettres ou poèmes de ce genre. Dans sa première lettre, il écrit : « *Frequenter hortatus es ut epistulas, si quas paulo curatius scripsissem, colligerem publicaremque. Collegi non seruato temporis ordine (neque enim historiam componebam), sed ut quaeque in manus uenerat.* » Qui connaît Pline et le soin minutieux qu'il a toujours pris de mettre ses œuvres exactement au point n'aura pas foi en ce prétendu désordre ou hasard. Comme les lyriques, il évite l'ordre chronologique, afin d'assurer à son recueil la variété et de tenir à l'écart la lassitude. Aussi un de ses derniers critiques, S. Prete (*Saggi Pliniani*, p. 94 et suiv.), estime-t-il que même la date d'une lettre une fois fixée n'entraîne pas celle d'un livre. Cette défiance, motivée vis-à-vis de Pline et de tous les élégiaques, correspond chez Properce à une véritable carence, les allusions aux faits con-

temporains n'étant chez lui, comme nous le verrons, que des réflexes tardifs et indirects.

Aussi bien, ce que j'ai à dire de ce poète n'a rien à voir avec l'exacte chronologie de ses amours ; les événements qui composent leur histoire sont semblables à ceux de Catulle, de toutes les aventures amoureuses tant soit peu tragiques et traversées ; leur intérêt, très grand d'ailleurs, réside dans les réactions fines, instables, imperceptibles, parfois révélées par une perspicacité suraiguë et par un art propre à la bien servir. C'est ce que je prétends saisir en lui et à quoi m'aidera grandement le parallélisme de Catulle.

Chez Catulle et chez Properce, la séduction a été opérée par la magie de la beauté ; Properce met en avant les souples cheveux de sa maîtresse, ses blanches mains, le feu de ses regards, les tissus de Cos et d'Arabie dont elle s'enveloppe (2, 1 et 3). Catulle, aussi passionné, est plus bref : Lesbie est belle, « parce qu'elle réunit en elle les charmes de toutes les femmes (86) ». De part et d'autre, les commencements ont été difficiles ; dans le poème 68, 70, Lesbie apparaît dans un nimbe de blancheur ; mais elle se prête, ne se donne pas, et Catulle se déclare... satisfait (68, 135). Dans l'élégie 1, 1, Properce avoue que depuis un an « la folie » le poursuit. Est-ce le refus d'être à lui ou le refus de la réconciliation après un *discidium*? Malgré une apparence de clarté, la situation prête au doute ; mais les conseils donnés à un débutant par le poète (2, 4, 1 et suiv.) renseignent le lecteur sur ses propres débuts, qui n'ont pas été aisés : « Avant de réussir, il faut avoir eu beaucoup à vous plaindre de votre maîtresse, souvent l'avoir priée, souvent avoir essuyé ses refus, etc... »

Ici se placent vraisemblablement deux poèmes curieux, à la fois semblables et différents. Chez Catulle, celui du « moineau », qu'il ne faut pas prendre pour une bluette ; sans doute les gentillesses de la petite bête sont décrites avec beaucoup de charme ; mais les vers 2, 5 et suiv. :

cum desiderio meo nitenti
carum nescio quid lubet iocari
et solaciolum sui doloris,
credo, ut tum grauis acquiescat ardor ;
tecum ludere sicut ipsa possem,
et tristis animi levare curas,

recouvrent et laissent deviner un sous-sol tragique. Si Lesbie est distraite et mélancolique, c'est que ses amours ne lui apportent pas les joies qu'elle souhaite ; et cependant Catulle est là, mais le regard de la jeune femme passe inconsciemment sur lui pour aller chercher ailleurs celui qui ne répond pas ; d'où le chagrin du poète et le besoin qu'il a, lui aussi, de consolation.

Dans l'élégie 1, 3, Properce a pénétré subrepticement dans l'appartement de Cynthie endormie ; sans l'éveiller, il se met à jouer avec ses membres abandonnés dans le sommeil, posant sur ses cheveux la couronne qu'il a enlevée à son propre front — car il rentre de quelque fête nocturne — et plaçant dans le creux de ses mains des fruits et de menus objets qui roulent au loin, faute d'être retenus. La lune apparaît et éclaire la chambre, Cynthie s'éveille et éclate en reproches, dressant contre l'amant attardé un véritable acte d'accusation. Les deux parties de la scène, jeux et drame, s'opposent comme chez Catulle ; mais le sentiment, contenu, d'une mélancolie secrète chez Catulle, éclate avec violence chez Properce.

Cependant, pour tous les deux, les beaux jours sont venus ; la joie triomphe dans les poèmes 5 et 7 de Catulle, une joie exultante, infinie, dont il ne cherche l'expression dans aucun procédé, mais dans une sincère, simple et presque enfantine manifestation. Elle triomphe aussi dans les élégies 1, 4 et 1, 5 de Properce ; il y manifeste sa foi complète en Cynthie et avertit ses amis qu'ils seront cruellement châtiés par elle s'ils se mettent à la traverse de leurs amours : « Tu connaîtras alors, écrit-il à Gallus, le poids du service de ma maîtresse, ce que c'est que trouver la porte fermée et retourner chez soi ; tu ne t'étonneras plus aussi souvent de ma pâleur et de mon anéantissement (1, 5, 19 et suiv.). » Rien cependant ici de l'élan si direct de Catulle, mais des retours, des prévisions, bref l'élaboration d'une douloureuse expérience dont, par surcroît, le poète cherche à faire profiter ses amis dans les fragments d'*Ars amatoria* épars à travers ses poèmes.

C'est encore à l'heure du triomphe que Catulle exhorte Lesbie à ne pas gâter leur plaisir par des scrupules de respect humain :

> *uiuamus, mea Lesbia, atque amemus,*
> *rumoresque senum seueriorum*
> *omnes unius aestimemus assis* (5, 1 et suiv.),

passage presque exactement transcrit dans l'élégie 2, 30, 13-14 de Properce :

ista senes licet accusent conuiuia duri,
nos modo propositum, uita, teramus iter.

Ce triomphe semble avoir pris fin très rapidement, et voici qu'avec les deux poètes il nous faut redescendre la pente. Le poème 8 de Catulle est l'aveu mélancolique de ses déceptions ; il s'y exhorte, se parlant à lui-même, à faire preuve de fermeté et de dignité :

ibi illa multa tum iocosa fiebant
quae tu uolebas nec puella nolebat ;
fulsere uere candidi soles !
nunc iam illa non uolt ; tu quoque, impotens, noli,
nec quae fugit sectare, nec miser uiue,
sed obstinata mente perfer, obdura !

— tristes vers dont voici l'écho chez Properce :

nunc primum longas solus cognoscere noctes,
cogor et ipse meis auribus esse grauis ;
felix qui potuit praesenti flere puellae (1, 12, 13 et suiv.).

Aucun, d'ailleurs, n'est complètement ébranlé ; Catulle s'exhorte à tenir rigueur avec une insistance qui semble bien chercher à dissimuler sa faiblesse ; Properce refuse de répondre à l'infidélité de Cynthie par la sienne (2, 9, 43-44).

Tous deux cependant sentent la rupture imminente et éprouvent le besoin de reconnaître leurs responsabilités ; le poème 76, 1-8, contient l'examen de conscience de Catulle ; il est sûr de son innocence, sa conduite a été loyale vis-à-vis de Lesbie ; il se persuade qu'il n'a qu'à attendre des dieux la récompense « de cet amour ingrat ». Properce se juge d'un œil plus sévère : « C'est ma faute, car j'ai pu fuir ma maîtresse !... N'aurait-il pas mieux valu triompher de son caractère? elle était dure, mais aussi fille rare » (1, 17, 1 et 15-16).

Puis le dénouement ; la perversité de Lesbie est venue aux yeux de Catulle et l'a peu à peu détaché d'elle ; il a vu clair dans son propre cœur et discerné en lui la part du désir et celle de la ten-

dresse ; ce nouvel état s'exprime dans le poème 75 et dans la célèbre épigramme 85 :

odi et amo ; quare hoc faciam fortasse requiris ;
nescio, sed fieri sentio et excrucior.

Un jour, la mesure est comble, et l'indignation éclate dans le poème 37, 1-14 :

salax taberna...
puella nam mei, quae meo sinu fugit
amata tantum quantum amabitur nulla,
pro qua mihi sunt magna bella pugnata,
consedit istic !

Et c'est alors qu'il charge ses camarades Furius et Aurélius de porter à Lesbie un dur livret de répudiation :

pauca nuntiate meae puellae
non bona dicta :
cum suis uiuat ualeatque moechis...
nec meum respectet, ut ante, amorem,
qui illius culpa cecidit uelut prati
ultimi flos, praetereunte postquam
tactus aratro est (11, 15-24).

La voie de Properce, parallèle, est cependant d'un dessin moins net. Lui aussi a fait une découverte, mais plus banale, plus quelconque que celle de Catulle, et il faut avouer qu'il n'a pas trouvé pour l'exprimer la plainte jaillissante de Catulle : « C'est donc bien vrai, Cynthie : à Rome on ne parle que de toi et tu vis dans une inconduite que nul n'ignore ! avais-je le droit de m'y attendre? tu en seras châtiée, perfide ! » (2, 5, 1-3.) Si Properce n'a pas retrouvé le ton indigné du modèle, c'est que l'occasion ne l'appelait pas ; depuis longtemps devait-il savoir que la *rara puella* avait sacrifié sa réputation d'honnête femme. Le livret de répudiation de l'élégie 3, 25, est, au contraire, fort beau : « Je pleurerai en te quittant, mais l'outrage est plus fort que les pleurs. C'est toi qui ne me permets plus de porter un joug dont je m'accommodais si bien. Adieu, seuil qu'a mis en larmes nos dernières paroles !... Voici le décret maudit du destin dont t'avertit ma dernière page : exerce-toi à redouter le sort dernier de ta beauté. » Rendu à lui-même,

le poète entonne alors le chant de son affranchissement : « Voici que ma carène, couronnée de fleurs pour l'entrée au port, y est parvenue ; les Syrtes sont franchies, l'ancre est jetée. A présent, enfin, épuisé par la fatigue d'une mer mauvaise, je reprends possession de moi-même et mes blessures aujourd'hui sont fermées et guéries » (3, 24, 15 et suiv.).

Properce s'est certainement nourri de la lecture de Catulle, Catulle a été pour lui ce que le commerce des anciens était pour les humanistes du XVII^e siècle ; il lui a emprunté un sujet qu'il a traité selon sa propre inspiration. Disons plus clairement que, les éléments d'une intrigue amoureuse qui, au cours des siècles, liés aux perpétuels retours d'événements auxquels président les tendances incoercibles de l'âme humaine, se reproduisent dans le même drame, il les a vus sous une nuance catullienne. Mais c'est sa sensibilité personnelle qui les a interprétés, d'où leur dissemblance d'avec le modèle, qui a si longtemps dissimulé leur identité. Catulle s'empare d'eux par une étreinte directe, par une saisie immédiate excluant toute investigation ultérieure. Properce, au contraire, les sonde et les scrute, veut en reconnaître le détail. Chez lui un intellectualisme aigu assiste chaque émotion, comme M. J. Bayet l'a reconnu dans sa *Littérature latine* (p. 398) : « Properce, dit-il, analyse ses sentiments avec une curiosité inassouvie et renouvelle ainsi les thèmes les plus rebattus. » Cette curiosité, inséparable de son expérience des mouvements du cœur, assure en lui le contact direct avec la réalité qui fait les grands poètes et qui précisément l'a créé tel.

Après la séparation, Lesbie et Catulle lui-même disparaissent du recueil des poèmes. Nous retrouverons la première dans le procès de Célius, accusant celui qui a succédé à Catulle dans ses faveurs de ne lui avoir pas rendu des bijoux prêtés par elle et d'avoir voulu l'empoisonner, plainte de laquelle se souviendra Properce. Catulle semble être mort lors de ce procès ; sa rupture avec Lesbie a été sans lendemain amoureux ; elle paraît même l'avoir aidé à retrouver sa dignité et lui avoir appris l'estime de ce qui vaut mieux encore que la beauté.

Chez Properce, au contraire, Cynthie se survit dans le dernier livre du poète, d'où les confidences amoureuses ont complètement disparu, et je voudrais montrer que la Cynthie de ce livre est sans ressemblance avec celle des précédents.

Le poème 4, 7 est interprété par la plupart des critiques comme un dernier retour de passion, un dernier élan qui rejoindrait la Cynthie de jadis dans les régions d'outre-tombe. Cependant, un latiniste polonais, G. Krokowski, a tenté de démontrer qu'au contraire cette élégie ne peut être prise au sérieux (*De Propertio ludibundo, Eos*, XXIX, 1926, p. 87 et suiv.). J'ai repris l'examen du poème, et ce sont nos conclusions communes que je vais essayer d'exposer.

Sauf cette élégie 7, dont le sens nous reste à déterminer, le livre IV ne contient que des poèmes objectifs, impersonnels ; le poème 5 est consacré à une entremetteuse, Acanthis, sœur de la Canidie d'Horace ; on y lit le sommaire des mauvais conseils dont elle abreuvait la maîtresse de Properce. Dans le poème 8, Properce, informé de l'inconduite de sa maîtresse, prend sa revanche par une nuit de débauche ; il est attablé devant l'orgie — l'élégie 2, 23, 13-14 donnait déjà au lecteur l'avant-goût d'un mauvais lieu — entre Phyllis et Téia, deux laiderons que l'ivresse seule rend tolérables ; l'orchestre, flûte et castagnettes, mène le jeu, la table est sens dessus dessous ; scène de cabaret de très bas étage. Dans ce décor surgit tout à coup Cynthie en fureur ; rixes où ongles et dents jouent leur rôle ; enfin, Cynthie propose un traité de paix que signe Properce : il s'engage à fuir tous les lieux où des élégantes s'offrent aux regards, à ne pas tourner la tête de leur côté, à vendre, une entrave aux pieds, l'esclave Lygdamus, messager habituel des deux amants. La scène a été traitée dans la nuance indiquée par le sujet, avec un éclat fougueux ; elle rappelle l'humour de l'art réaliste latin, celui, par exemple, de la célèbre mosaïque des *Chanteurs ambulants* de Dioscoridès. Il est difficile de dire si la matière n'a existé que dans l'imagination de Properce ou si l'inspiration a eu un point de départ réel ; un art entièrement nouveau chez le poète se révèle ici, et les critiques n'ont pas eu la tentation de confondre ces deux poèmes avec ceux des livres précédents.

Le sens de l'élégie 4, 7, au contraire, a pu être et a été discuté. Cynthie est morte ; Properce rentre chez lui après avoir suivi le cortège des funérailles ; il s'étend sur son lit et s'endort ; tout à coup, il croit se réveiller — car il s'agit d'un rêve — à un bruit de mains claquant au-dessus de sa couche ; ces mains sont *fragiles*, « cassantes » ; ce sont des mains de squelette (voir H. E. Butler

and E. A. Barber, *The elegies of Propertius*, p. 360) ; Cynthie — car c'est elle — sort du bûcher décharnée, reconnaissable, mais défigurée ; la menace de l'élégie 3, 25, « exerce-toi à redouter le sort dernier de ta beauté », est réalisée. Les Latins ont connu, comme de modernes carabins, les effets grotesques auxquels se prêtent les attitudes d'un squelette (voir Pétrone, 34, 8, et le gobelet du trésor de Boscoreale, au Louvre). Ayant joui de cette vision, Properce la commente par une traduction des vers de l'*Iliade* (23, 103 et suiv.) relatifs à l'apparition à Achille de l'âme de Patrocle. Cynthie et Patrocle, Patrocle à l'état de *psychè*, Cynthie à l'état de *larua*, parodie dont on ne saurait méconnaître l'effet comique.

L'élégie se termine au bout de 96 vers par le cliché traditionnel de l'évanouissement d'un fantôme (Verg., *Aen.* 6, 700 et suiv.), uni à une formule juridique faisant avec lui un curieux contraste :

> *haec postquam* querula *mecum* sub lite peregit,
> *inter complexus excidit umbra meos* (95-96).

Si Cynthie a quitté les bords du Styx sur lesquels elle attendait le passeur, c'est donc pour intenter à Properce un procès, *lis querula*, et présentement elle a achevé sa poursuite, *peregit*. Cette conclusion juridique est à mettre en parallèle avec le traité par lequel se termine l'élégie 4, 7.

Relisons les conclusions de cette *lis querula*. Elle commence par une *captatio beneuolentiae*. Cynthie vante au poète les complaisances dont elle l'a comblé, ses descentes par la fenêtre pour se jeter dans ses bras. Puis vient l'énumération des griefs ; elle se plaint de l'irrégularité de ses funérailles : l'*inclamatio* a été omise ; on a oublié la claquette destinée à éloigner par son bruit les mauvais esprits ; on a placé sous la tête du cadavre une tuile au lieu de coussin ; Properce n'a pas eu dans le cortège la tenue imposée par les convenances ; l'allure de ce cortège a été trop rapide ; le vase de vin rituel n'a pas été brisé en l'honneur de la morte. Dans ces 22 vers (13-34), seul le *dissignator* ou ordonnateur des pompes funèbres est en cause ; mais dans les 14 vers suivants (35-48) apparaissent des griefs beaucoup plus graves. Lygdamus a voulu empoisonner Cynthie (35), souvenir sans doute du procès de Célius, dans lequel Lesbie suspend une accusation d'empoisonnement à

une plainte pour des bijoux non restitués ; puis la sorcière Nomas lui a fait tort par ses sortilèges, et la nouvelle maîtresse de Properce a maltraité les esclaves de sa maison qui lui étaient demeurées fidèles.

F. Plessis, dans son *Histoire de la poésie latine* (p. 407), voit dans cette élégie l'un des plus touchants poèmes de Properce, commençant par une profession de foi spiritualiste, baignant dans une atmosphère de mélancolie qui se teinte à la fois de la mort récente de Cynthie et de la mort prochaine de Properce ; d'autres ont cru que le poète avait voulu rendre à celle qu'il avait aimée un hommage réparateur des torts qu'il avait eus envers elle. J'avoue ne pouvoir me rallier à aucune de ces opinions. Outre les raisons que j'en ai données au cours des explications précédentes, le poème 4, 7 est trop intimement inséré au cœur de cette trilogie qui aurait pu être intitulée : I. La lena (4, 5) ; II. L'orgie (4, 8) ; III. Revendications d'outre-tombe (4, 7), pour en être séparé et lui seul être pris au sérieux.

Je suis persuadée qu'au temps où fut écrite l'élégie 4, 7, Cynthie n'était pas morte, mais bien en vie. Ce qui était mort, c'était l'amour de Properce. Cynthie n'est plus pour lui la beauté rayonnante qui a rempli de son éclat, mais aussi de ses violences, les trois premiers livres. A l'inspiration amoureuse a succédé un art réaliste, bien romain, dans lequel, sous les traits d'éternelle plaideuse, elle peut figurer sans disparate à côté d'Acanthis, de Phyllis, de Téia. Ce poème 4, 7 n'est donc pas un poème d'amour, mais un poéme humoristique qui devait régulièrement trouver place parmi les élégies objectives du livre IV.

Il nous reste maintenant à nous demander comment, d'un domaine à l'autre, s'est effectué le passage de Properce.

On connaît en détail depuis quelques années, par une étude de M. Jean Hubaux (*Les thèmes bucoliques dans la poésie latine*, p. 7 et suiv.), un cliché qui a eu parmi les lyriques une brillante fortune et a servi à opposer d'une façon imagée et frappante leur poésie à celle des épiques et des didactiques. Le poète lyrique, saisi d'ambition, rêve de se vouer à la grande poésie, de chanter les guerres, de donner quelque suite à l'Iliade. Mais l'apparition d'un dieu ou sa propre conscience l'arrête ; il se reconnaît inégal à une si grande tâche. Ce cliché a hanté l'imagination de Properce à partir du livre II ; chacun des trois derniers livres commence par

une humble renonciation qui se renouvelle plusieurs fois au cours du livre lui-même ; humble en apparence, du moins par tradition, par la vertu du cliché, car elle n'empêche pas le poète de prédire, à la fin de l'élégie 1, 7, les hautes destinées qu'il sait être celles de sa poésie :

tunc ego Romanis praeferar ingeniis
nec poterunt iuuenes nostro reticere sepulcro :
ardoris nostri magne poeta, iaces ! (22-24.)

Cependant, la tentation de la poésie guerrière le poursuit, attestée par ses refus mêmes ; quelques essais témoignent de sa bonne volonté : la fin de l'élégie 3, 11 est consacrée à une invective vengeresse contre Cléopâtre, la vaincue d'Actium, et à un chant de triomphe en l'honneur d'Auguste son vainqueur, dans lequel est visible l'inspiration de Virgile (*Aen.* 8, 671-713) et d'Horace (*Iamb.* 9 et *Od.* 1, 37) ; l'élégie 3, 18 est un chant funèbre en l'honneur de Marcellus, belle réplique de la fin de la revue des héros virgilienne (*Aen.* 6, 860 et suiv.), l'élégie 3, 22 contient un éloge patriotique de l'Italie, terre de vertu et de félicité, dont le modèle est un passage célèbre des *Géorgiques* (2, 136 et suiv.).

Mais tout à coup, d'un ton tranchant qui est l'une des formes de son humour, Properce coupe court à l'attente du lecteur. Dans l'élégie 2, 10, 8, il avait écrit :

bella canam, quando scripta puella mea est ;

il croyait alors, semble-t-il, avoir dit adieu à la poésie amoureuse ; ont suivi cette déclaration les deux livres d'hésitation dont nous avons parlé ; puis, dans l'élégie 4, 6, au cours de laquelle il a repris le motif de Cléopâtre de l'élégie 3, 11, il écrit brusquement, en manière de conclusion :

bella satis cecini ; citharam iam poscit Apollo
uictor et ad placidos exuit arma choros (4, 6, 69-70).

La parenté des deux passages montre qu'ils se répondent ; il en a donc fini avec la poésie guerrière. Reconnaissons que tant de promesses n'ont abouti qu'à un échec ; le grand souffle patriotique qui emportait Horace et Virgile ne s'est pas levé pour lui. Quelques courts essais, originaux par leur exquise perfection qui est le don propertien par excellence, mais toujours appuyés sur quelque prédécesseur, et c'est tout. Après cette élégie, le livre IV se poursuit

comme il a commencé, varié et multiple, passant du poème si distingué de Tarpéia, enveloppé de la brume du forum crépusculaire, de celui d'Hercule, où le grand soleil se joue dans le mystère des bosquets, à la noble oraison funèbre de Cornélie, aux jeux ingénieux auxquels s'est prêté le nom de Vertumne, à la trilogie de Cynthie, bref à une inspiration qui n'est plus celle de l'amour, mais qui n'est pas non plus celle du patriotisme.

Properce a donc trouvé tardivement sa voie. S'il a été le poète de l'amour, c'est sa sensibilité qui l'y a entraîné, mais il a fallu un point de départ, une sorte de déclenchement opéré par les souvenirs plus ou moins conscients de Catulle ; s'il n'a pas été le poète du patriotisme en dépit des suggestions de Virgile et d'Horace, c'est que décidément sa nature ne s'y prêtait pas. Ici et là l'artiste qui habitait en lui a veillé, collaboré, suppléé ; il a fait un chef-d'œuvre de chaque poème du roman de Cynthie, de chaque essai de poème romain dans les trois premiers livres. Mais c'est seulement au livre IV qu'ayant entrevu la voie des *aitia* de Callimaque, le poète y a reconnu la sienne propre. Le livre IV, par quelques chefs-d'œuvre d'art réaliste et de poésie arcadienne, annonçait un maître de l'art pur. Ce maître, hélas ! la mort l'a enlevé prématurément.

A. GUILLEMIN.

VII

NOTES SUR LE LIVRE IV DES *GÉORGIQUES*

PAR E. DE SAINT-DENIS
Professeur à la Faculté des lettres de Dijon

SOMMAIRE. — *D'un commentaire trop copieux pour figurer dans la nouvelle édition des* Géorgiques *qu'il a préparée pour la Collection G. Budé, M. de Saint-Denis a extrait les notes suivantes portant sur les passages IV,* 95-100 (*sens de* horrent) ; 110-111 (falx saligna) ; 141 (*défense de la leçon* pinus) ; 203-205 (*maintien de l'ordre des vers*) ; 228-230 (ora foue) ; 260-263 (*sens de* stridit) ; 293 (coloratis Indis) ; 386 (*sens du passage*) ; 418-421 (sinus reductos).

Vt binae regum facies, ita corpora plebis :
namque aliae turpes horrent, ceu puluere ab alto